LÉONORA MIANO

L'opposé de la blancheur

Réflexions sur le problème blanc

SEUIL

L'OPPOSÉ DE LA BLANCHEUR

LÉONORA MIANO

L'OPPOSÉ DE LA BLANCHEUR

Réflexions sur le problème blanc

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-154074-1

© THE QUILOMBO PUBLISHING
© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le point de départ de cet essai est une conférence intitulée *De la blanchité déconstruite*, prononcée le 22 novembre 2022 au Théâtre de Liège. Je remercie cette institution et le public présent de leur intérêt pour ma réflexion. Comme annoncé ce jour-là, elle se poursuit dans les pages qui suivent.

Léonora Miano

« La suprématie blanche est le système politique qui, sans jamais être nommé, a fait du monde moderne ce qu'il est aujourd'hui. »

Charles Mills

L'expression « homme déconstruit » a surgi récemment dans le débat sur les relations entre sexes, suscitant des réactions diverses. Quoi que l'on pense de l'idée, ce que suggère ce terme, c'est qu'il pourrait exister une masculinité non seulement inoffensive, mais désireuse de réparer les fautes de la domination masculine. Semblable approche pourrait-elle s'appliquer à la blanchité, c'est-à-dire, à la définition d'eux-mêmes que forgèrent les Européens de l'Ouest au moment d'entrer en relation avec de nombreux autres peuples ? Peut-on se dire Blanc par pure convention, sans endosser l'histoire qui créa cette catégorie ? Peut-on cesser d'être blanc malgré l'histoire et revendiquer en toute circonstance une singularité d'individu (souvent refusée à d'autres) ? C'est à ces questions notamment que je répondrai pour conclure mon propos, après avoir examiné ce qu'est la blanchité, la manière dont elle opère.

Ce n'est pas un exposé de nature académique que je propose ici. Les études sur la blanchité, dite encore « identité blanche », ont vu le jour il y a déjà plusieurs décennies dans le monde anglophone occidental. Si les recherches de ce type sont encore perçues avec circonspection dans les pays occidentaux de langue française, elles y sont désormais menées. Ma démarche sera empirique. Bien que des renvois à diverses lectures puissent apparaître le cas échéant, j'évoquerai plus volontiers des films américains ou français, produits pour le cinéma mais plus souvent pour la télévision. Ces fictions populaires sont accessibles sans coût exorbitant, la majorité des foyers étant dotés d'un téléviseur. Les choses sont en train de changer, mais la télévision eut longtemps une influence considérable sur la formation des imaginaires. J'ai en mémoire une quantité anormale de téléfilms ou de feuilletons consacrés à l'histoire des États-Unis, vus au cours de mes jeunes années. Sans que ce soit prémédité, des scènes tirées de ces productions sont venues illustrer mon propos. Il m'a semblé bon d'inclure également des films français pouvant équilibrer ma démonstration. Inutile d'ailleurs de les avoir tous vus, ils fournissent surtout une matière ethnographique. Ces fictions se révèlent un riche terrain pour recueillir des informations que des individus n'auraient pas volontiers livrées. En outre, ces productions, dont la narration s'attache à des époques différentes,

montrent aussi la manière dont la culture populaire, sans nécessairement que ce soit son objectif, expose le fonctionnement de la blanchité.

Mon intérêt pour le problème blanc ne date pas d'aujourd'hui[1]. Il émane d'une prise de conscience de la dimension politique du problème racial, d'un questionnement inévitable lorsque l'on appartient au groupe humain le plus défavorablement racialisé. Quand on est une personne noire, ce dont on est amené à prendre conscience d'une manière ou d'une autre, la race devient vite un sujet. Pas tellement en raison d'une complexion à laquelle on peut soi-même ne donner aucune signification, mais parce que l'histoire vous tombe dessus. Très tôt, des termes comme « traite négrière » ou « traite des Noirs » s'imposent, suivis d'autres tels que « Code noir », « apartheid », une série de vocables permettant de comprendre ce qu'est le fait d'être Noir dans le monde depuis les Temps modernes. C'est à cette époque, avec l'intrusion européenne en Amérique et les déportations transocéaniques de Subsahariens, que l'on peut faire remonter la notion de « race noire » telle que comprise de nos jours. Dans cette histoire, la carnation n'est qu'un support. La couleur de la peau est le socle ayant servi d'appui à une pensée élaborée afin de

1. Cf. notamment Léonora Miano, « La question blanche », in *Ce qu'il faut dire*, L'Arche Éditeur, 2019.

mettre en place une hiérarchie ontologique, politique puis sociale. La biologie et la culture censée en être l'émanation furent convoquées pour bâtir des théories de tous ordres devant justifier les assignations. Au fil du temps, la couleur de ceux qui avaient été faits Noirs devint le symbole non pas d'une origine ethnique en tant que telle, mais d'une condition particulière, celle de personnes dont l'humanité serait souvent considérée comme discutable.

Pour celles et ceux qui durent endosser cette condition, qui doivent l'habiter puisque la complexion ne s'efface pas, réfutant toute possibilité d'amnésie, la couleur de peau raconte à la fois l'histoire du rejet hors de l'humanité et celle du refus constant de la déshumanisation. C'est la raison pour laquelle, tout en combattant le racisme, tout en reconnaissant la catégorie raciale « noire » comme produite par une volonté d'ostraciser, on ne la congédie pas si aisément. Noir est aussi bien le nom par lequel on fut chassé de la lumière que celui de la lutte pour la dignité, pour l'égalité. Dans les régions du monde marquées par une forte présence afrodescendante, noir est devenu le nom de spiritualités, d'arts de vivre ou d'esthétiques témoignant de l'opposition à la démence raciste. Le problème que pose cette appellation qui n'est plus celle du phénotype mais du vécu qui en a résulté, c'est qu'elle provient d'un regard dépréciateur, extérieur à soi. Or, se forger une identité à partir d'une définition

négative formulée par d'autres peut difficilement être considéré comme une stratégie gagnante. Ensuite, l'expérience noire, l'être noir dans le monde, ne sont pas compris dans leur profondeur. L'influence intellectuelle des groupes concernés par ce vécu est faible, presque inexistante. Par ailleurs, il est difficile, voire impossible de modifier tout à fait le sens d'un mot que les civilisations ont si puissamment lesté de négativité, dans toutes les régions du monde, et depuis la nuit des temps. Nous pourrions approfondir ces significations de ce qui n'est pas une couleur, mais ce qui nous préoccupe est ailleurs.

L'expérience de minoration qui est celle des Subsahariens et de leurs descendants depuis qu'ils furent définis comme Noirs induit un autre vécu, situé à l'exact opposé sur l'axe des relations de tous ordres qui se jouent entre groupes humains. Pour que plus d'un milliard et demi d'êtres humains – pour aller vite – soient encore de nos jours incarcérés dans une condition symbolique et politique due à la racialisation négative qui frappa leurs ascendants il y a de cela plusieurs siècles, il faut que se soit mis en place un système particulier. Il faut que l'on veille, de façon plus ou moins consciente, à ce qu'il se maintienne. La question qui se pose alors ne vise plus les personnes défavorablement racialisées, dont les tribulations et protestations sont connues. Si nous prétendons comprendre le problème racial avec l'ambition de le

résoudre si possible, c'est sur la catégorie avantageusement racialisée qu'il convient de s'interroger.

Dès lors que les choses sont ainsi posées, aussitôt que l'on suggère de formuler de façon intelligible la question blanche, c'est une levée de boucliers qu'il faut affronter. Celles et ceux qui jouissent d'un avantage racial multiséculaire s'opposent à tout examen du sujet, et se disent victimes de racisme inversé. Si leurs ascendants firent le choix de fracturer le genre humain selon des critères raciaux, les Occidentaux d'ascendance européenne unique, à notre époque, ne tolèrent pas de s'entendre désigner comme Blancs. Reprenant à leur compte, et comme si elles allaient de soi, les définitions du monde telles que formulées par leurs devanciers – qu'il s'agisse des territoires, des peuples ou même de la flore –, ils ne supportent pas d'être eux aussi définis, renvoyés à une place précise dans l'histoire des rapports humains, à des actes concrets dont les conséquences structurent le quotidien d'un grand nombre de personnes à travers la planète. C'est qu'ils savent qu'être défini retire la possibilité d'incarner l'universel voire celle d'habiter une individualité, que cela réduit l'être à des attributs non choisis, leur conférant souvent une signification pesante. C'est qu'ils savent aussi, bien qu'un peu obscurément pour la plupart d'entre eux, que la couleur de la peau, instrumentalisée pour inventer les races, n'est pas le sujet de fond. Ce qui l'est, c'est